

L'ANNÉE LITURGIQUE

PRÉFACE GÉNÉRALE

La prière est pour l'homme le premier des biens. Elle est sa lumière, sa nourriture, sa vie même, puisqu'elle le met en rapport avec Dieu, qui est *lumière* (JOHAN. VIII, 12), *nourriture* (*Ibid.* VI, 35) et *vie* (*Ibid.* XIV, 6). Mais, de nous-mêmes, *nous ne savons pas prier comme il faut* (Rom. VIII, 26) ; il est nécessaire que nous nous adressions à Jésus-Christ, et que nous lui disions comme les Apôtres : *Seigneur, enseignez-nous à prier* (Luc. XI, 1). Lui seul peut délier la langue des muets, rendre diserte la bouche des enfants, et il fait ce prodige en envoyant son Esprit de *grâce et de prières* (Zach. XII, 10), qui prend plaisir à *aider notre faiblesse, suppliant en nous par un gémississement inénarrable* (Rom. VIII, 26).

Or, sur cette terre, c'est dans la sainte Église que réside ce divin Esprit. Il est descendu vers elle comme un souffle impétueux, en même temps qu'il apparaissait sous l'emblème expressif de langues enflammées. Depuis lors, il fait sa demeure dans cette heureuse Épouse ; il est le principe de ses mouvements ; il lui impose ses demandes, ses vœux, ses cantiques de louange, son enthousiasme et ses soupirs. De là vient que, depuis dix-huit siècles, elle ne se tait ni le jour, ni la nuit ; et sa voix est toujours mélodieuse, sa parole va toujours au cœur de l'Époux.

Tantôt, sous l'impression de cet Esprit qui anima le divin Psalmiste et les Prophètes, elle puise dans les Livres de l'ancien Peuple le thème de ses chants ; tantôt, fille et sœur des saints Apôtres, elle entonne les cantiques insérés aux Livres de la Nouvelle Alliance ; tantôt enfin, se souvenant qu'elle aussi a reçu la trompette et la harpe, elle donne passage à l'Esprit qui l'anime, et chante à son tour *un cantique nouveau* (Psalm. CXLIII) ; de cette triple source émane l'élément divin qu'on nomme la liturgie.

La prière de l'Église est donc la plus agréable à l'oreille et au cœur de Dieu, et, partant, la plus puissante. Heureux donc celui qui prie avec l'Église, qui associe ses vœux particuliers à ceux de cette Épouse, chérie de l'Époux et toujours exaucée ! Et c'est pourquoi le Seigneur Jésus nous a appris à dire *notre Père, et non mon Père; donnez nous, pardonnez-nous, délivrez-nous, et non donnez-moi, pardonnez-moi, délivrez-moi*. Aussi pendant plus de mille ans, voyons-nous que l'Église, qui prie dans ses temples sept fois le jour et encore au milieu de la nuit, ne priait point seule. Les peuples lui faisaient compagnie, et se nourrissaient avec délices de la manne cachée sous les paroles et les mystères de la divine liturgie. Initiés ainsi au Cycle divin des mystères de l'Année

Chrétienne, les fidèles, attentifs à l'Esprit, savaient les secrets de la vie éternelle ; et sans autre préparation, un homme était souvent choisi par les Pontifes pour devenir prêtre ou Pontife lui-même, afin de répandre sur le peuple chrétien les trésors de doctrine et d'amour qu'il avait amassés à leur source.

Car si la prière faite en union avec l'Église est la lumière de l'intelligence, elle est aussi, pour le cœur, le foyer de la divine charité. L'âme chrétienne ne se retire pas à l'écart pour converser avec Dieu et louer ses grandeurs et ses miséricordes, parce qu'elle sait bien que la société de l'Épouse du Christ ne l'enlève pas à elle-même. Ne fait-elle pas elle-même partie de cette Église qui est l'Épouse, et Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : *Mon Père, qu'ils soient un en la manière que nous sommes un* (JOHAN. XVII, II) ? *Et quand plusieurs sont rassemblés en son nom*, le même Sauveur ne nous assure-t-il pas qu'il est *au milieu d'eux* (MATTH. XVIII, 20) ? L'âme pourra donc converser à l'aise avec son Dieu qui témoigne être si près d'elle ; elle pourra psalmodier comme David, en présence des Anges, dont la prière éternelle s'unit dans le temps à la prière de l'Église.

Mais trop de siècles déjà se sont écoulés depuis que les peuples, préoccupés d'intérêts terrestres, ont abandonné les saintes *Veilles* du Seigneur et les *Heures mystiques* du jour. Quand le rationalisme du XVI^{ème} siècle s'en vint les décimer au profit de l'erreur, il y avait déjà longtemps qu'ils avaient réduit aux seuls Dimanches et Fêtes les jours où ils continueraient de s'unir extérieurement à la prière de la sainte Église. Le reste de l'année, les pompes de la liturgie s'accomplissaient sans le concours des peuples qui, de génération en génération, oubliaient de plus en plus ce qui avait fait la forte nourriture de leurs pères. La prière individuelle se substituait à la prière sociale : le chant, qui est l'expression naturelle des vœux et des plaintes même de l'Épouse, était réservé pour les jours solennels. Ce fut une première et triste révolution dans les mœurs chrétiennes.

Mais, du moins, le sol de la Chrétienté était encore couvert d'églises et de monastères qui retentissaient, le jour et la nuit, des accents de la prière sacrée des âges antiques. Tant de mains levées vers le ciel en faisaient descendre la rosée, dissipaient les orages, assuraient la victoire. Ces serviteurs et ces servantes du Seigneur, qui se répondaient ainsi dans la louange éternelle, étaient députés solennellement par les sociétés encore catholiques d'alors, pour acquitter intégralement le tribut d'hommages et de reconnaissance dû à Dieu, à la glorieuse Vierge Marie et aux saints. Ces vœux et ces prières formaient le bien commun ; chaque fidèle aimait encore à s'y unir ; et si quelque douleur, quelque espérance, le conduisait parfois au temple de Dieu, il aimait à y entendre, à quelque heure que ce fût, cette voix infatigable qui montait sans cesse vers le ciel pour le salut de la Chrétienté. Bien plus, le Chrétien fervent s'y unissait en vaquant à ses fonctions ou à ses affaires; et tous possédaient encore l'intelligence générale des mystères de la liturgie.

La Réforme vint, et elle frappa tout d'abord sur l'organe de la vie dans les sociétés chrétiennes : elle fit cesser le sacrifice de louanges. Elle joncha la Chrétienté des ruines de nos églises ; les clercs, les moines, les vierges furent chassés ou massacrés, et les temples qui survécurent furent condamnés à demeurer muets dans une partie de l'Europe. Dans l'autre, mais surtout en France, la voix de la prière s'affaiblit; car beaucoup de sanctuaires dévastés ne se relevèrent pas de leurs ruines. Aussi vit-on la foi diminuer, le rationalisme prendre des développements menaçants, et enfin, de nos jours, la société humaine chanceler sur ses bases.

Car les destructions violentes qu'avait opérées le calvinisme ne furent pas les dernières. La France et d'autres pays catholiques encore furent livrés à cet esprit d'orgueil qui est ennemi de

la prière, parce que, dit-il, *la prière n'est pas l'action*; comme si toute œuvre bonne de l'homme n'était pas un don de Dieu, un don qui suppose la demande qu'on en a faite et l'action de grâces qu'on en rend. Il se rencontra donc des hommes qui dirent: *Faisons cesser les fêtes de Dieu sur la surface de la terre* (Psalm. LXXIII, 8) ; et alors descendit sur nous cette calamité universelle, que le pieux Mardochée suppliait le Seigneur d'écarter de dessus son peuple, quand il disait : *Ne fennec pas, Seigneur, les bouches de ceux qui chantent vos louanges* (Esther, XIII, 17).

Mais, par la miséricorde de Dieu, *nous n'avons pas été entièrement consumés* (Lamentations III, 22 / Isai. I, 5) ; les restes d'Israël ont été réservés (Act. V, 14); et voici que le nombre des croyants s'est accru dans le Seigneur ? Que s'est-il donc passé dans le cœur du Seigneur notre Dieu pour motiver ce retour miséricordieux? C'est que la prière a repris son cours. De nombreux chœurs de vierges sacrées, auxquels se joint, quoique en nombre bien inférieur encore, le chant plus mâle des fils du cloître, *se font entendre sur notre terre, comme la voix de la tourterelle* (Cant, II, 12). Cette voix prend plus de force chaque jour : daigne le Seigneur l'agréer, et faire enfin briller son arc-en-ciel sur la nue ! Puissent bientôt les échos de nos Cathédrales se réveiller aux accents de cette solennelle prière qu'ils ont répétée si longtemps! Puissent la foi et la munificence des fidèles faire revivre les prodiges de ces siècles passés, qui ne furent si grands que parce que les institutions publiques elles-mêmes rendaient alors hommage à la toute-puissance de la prière !

Mais cette prière liturgique deviendrait bientôt impuissante, si les fidèles la laissaient retentir sans s'y joindre de cœur, quand ils ne peuvent y prendre une part extérieure. Elle ne vaut pour le salut des nations qu'autant qu'elle est comprise. Dilatez donc vos cœurs, enfants de l'Église catholique, et venez prier de la prière de votre mère. Venez par votre adhésion compléter cette harmonie qui charme l'oreille de Dieu. Que l'esprit de prière se ranime à sa source naturelle. Laissez-nous vous rappeler cette exhortation de l'Apôtre aux premiers fidèles : *Que la paix du Christ tressaille dans vos cœurs: que le Verbe du Christ habite en vous en toute sagesse; et vous-mêmes instruisez-vous et exhortez-vous mutuellement dans les Psaumes, les Hymnes et les Cantiques spirituels, chantant à Dieu dans vos cœurs, par sa grâce* (Col. III, 15-16).

Assez longtemps, pour remédier à un malaise vaguement senti, on a cherché l'esprit de prière et la prière elle-même dans des méthodes, dans des livres qui renferment, il est vrai, des pensées louables, pieuses même, mais des pensées humaines. Cette nourriture est vide; car elle n'initie pas à la prière de l'Église : elle isole au lieu d'unir. Tels sont tant de recueils de formules et de considérations, publiés sous divers titres depuis deux siècles, et dans lesquels on s'est proposé d'édifier les fidèles, et de leur suggérer, soit pour l'assistance à la sainte Messe, soit pour la réception des Sacrements, soit pour la célébration des fêtes de l'Église, certaines affections plus ou moins banales, et toujours puisées dans l'ordre d'idées et de sentiments le plus familier à l'auteur du livre. De là encore la couleur si diverse de ces sortes d'écrits qui servent, il est vrai, faute de mieux, aux personnes déjà pieuses, mais demeurent sans influence quand il s'agit d'inspirer le goût et l'esprit de la prière à ceux qui ne l'ont pas encore.

On dira peut-être qu'en réduisant tous les livres pratiques de la piété chrétienne au simple commentaire de la liturgie, on s'expose à affaiblir et même à anéantir, par des formes trop positives, l'esprit d'Oraison et de Contemplation qui est un si précieux don de l'Esprit-Saint à l'Église de Dieu. A cela nous répondrons d'abord qu'en proclamant l'incontestable supériorité de la prière liturgique sur la prière individuelle, nous n'allons pas jusqu'à dire qu'on doive abolir les méthodes individuelles: nous voulons seulement les mettre à leur place. Nous dirons ensuite que si, dans la divine psalmodie, on compte plusieurs degrés, en sorte que les inférieurs s'appuient encore sur la terre et sont accessibles aux âmes qui sont dans les labeurs de la *Vie purgative* ; à mesure aussi qu'elle s'élève sur cette échelle mystique, l'âme se sent *illuminée* d'un rayon céleste, et, parvenue au sommet, trouve l'*union* et le repos dans le souverain bien. En effet, ces saints docteurs des premiers siècles, ces divins Patriarches de la solitude, où puisaient-ils la lumière et la chaleur qui étaient en eux, et qu'ils ont laissées si vivement empreintes dans leurs écrits et dans leurs œuvres, si ce n'est dans ces longues heures de la Psalmodie, durant lesquelles la vérité simple et multiforme passait sans cesse devant les yeux de leur âme, la remplissant, à grands flots, de lumière et d'amour ? Qui a donné au séraphique Bernard cette onction merveilleuse qui coule en fleuve de miel dans tous ses écrits ; à l'auteur de *l'Imitation*, cette suavité, cette manne cachée qui, après tant de siècles, ne s'affadit jamais; à Louis de Blois, cette douceur et cette tendresse inénarrables qui émeuvent tout homme qui voudra lui prêter son cœur : si ce n'est L'usage habituel de la liturgie au milieu de laquelle leur vie s'écoulait avec un mélange de chants et de soupirs ?

Que l'âme, épouse du Christ, prévenue des désirs de l'Oraison, ne craigne donc point de se dessécher au bord de ces eaux merveilleuses de la liturgie, qui tantôt murmurent comme le ruisseau, tantôt comme le torrent roulent en grondant, tantôt inondent comme la mer; qu'elle approche et boive cette eau limpide et pure qui *jaillit jusqu'à la vie éternelle* (JOHAN. IV, 14) ; car cette eau émane des *fontaines mêmes du Sauveur* (Isai. XII, 3), et l'Esprit de Dieu la féconde de sa vertu, afin qu'elle soit douce et nourrissante au *cerf altéré* (Psalm. XLI, 2). Que l'âme, séduite par les charmes delà Contemplation, ne s'effraie point non plus de l'éclat et de l'harmonie des chants de la prière liturgique. N'est-elle pas elle-même un instrument d'harmonie sous la touche divine de cet Esprit qui la possède? Certes, elle ne doit pas entendre le céleste Colloque autrement que le Psalmiste lui-même, cet organe de toute vraie prière, accepté de Dieu et de l'Église ? Or, n'est-ce pas à sa harpe qu'il a recours, quand il veut allumer dans son cœur la flamme sacrée, et qu'il dit : *Mon cœur est prêt, ô Dieu ! mon cœur est prêt ; je chanterai donc, je ferai retentir le Psaume. Lève-toi, ô ma gloire ! lève-toi, ô ma harpe! Dès le matin, je m'éveillerai ; je vous chanterai, Seigneur, devant les peuples ; je psalmodierai en présence des nations : car votre miséricorde est grande au-dessus des deux, et votre vérité au delà des nuages* (Psalm. CVII). D'autres fois, emporté au delà du monde sensible, *il est entré dans les puissances du Seigneur* (Psalm. LXX), et s'abandonne à une sainte ivresse. Afin de soulager l'ardeur qui le consume, il éclate alors dans l'Épithalame sacré : *Mon cœur, dit-il, a conçu un poème sublime ; c'est au Roi lui-même que je vais dédier mon cantique*; et il redit la beauté de l'Époux vainqueur et les grâces de l'Épouse (Psalm. XLIV). Ainsi, pour l'homme de contemplation, la prière liturgique est tantôt le principe, tantôt le résultat des visites du Seigneur.

Mais elle est surtout divine en ce qu'elle est à la fois le lait des enfants et le pain des forts ; en ce que, semblable au pain miraculeux du désert, elle prend à la fois tous les goûts de ceux qui s'en nourrissent. Ceux même qui ne sont pas du nombre des enfants de Dieu, admirent quelquefois en elle cette incommunicable propriété, et conviennent que l'Église catholique seule connaît les mystères de la prière ; et c'est parce qu'il n'y a pas à proprement parler de prière liturgique chez les protestants, qu'ils n'ont pas non plus d'écrivains ascétiques. Sans doute, le divin Sacrement de l'Eucharistie étant le centre de la Religion, son absence suffirait bien pour rendre raison de ce défaut absolu d'onction qui caractérise tous les produits de la Réforme; mais la liturgie est tellement liée à l'Eucharistie dont elle forme la glorieuse auréole, que les Heures Canoniales ont cessé, et devaient cesser en effet, partout où le dogme de la Présence réelle était aboli.

Jésus-Christ même est donc le moyen, aussi bien que l'objet de la liturgie, et c'est pourquoi l'Année Ecclésiastique que nous nous proposons de développer dans cet ouvrage, n'est autre que la manifestation de Jésus-Christ, et de ses mystères dans l'Église et dans l'âme fidèle. C'est là le cycle divin où rayonnent à leur place toutes les œuvres de Dieu : le Septénaire de la Création ; la Pâque et la Pentecôte de l'ancien peuple ; l'ineffable visite du Verbe incarné, son sacrifice, sa victoire ; la descente de son Esprit; la divine Eucharistie ; les gloires inénarrables de la Mère de Dieu, toujours Vierge; la splendeur des Anges ; les mérites et les triomphes des saints : en sorte que l'on peut dire qu'il a son point de départ sous la Loi des Patriarches, ses progrès dans la Loi écrite, sa consommation toujours croissante sous la Loi d'amour, jusqu'à ce qu'étant enfin complet, il s'évanouisse dans l'éternité, comme la Loi écrite tomba d'elle-même, au jour où l'invincible force du Sang de l'Agneau déchira en deux le voile du Temple.

Combien nous voudrions pouvoir raconter dignement les merveilles saintes de ce calendrier mystique, dont l'autre n'est que la figure et l'humble support ! Que nous serions heureux de faire bien comprendre toute la gloire qui revient à l'auguste Trinité, au Sauveur, à Marie, aux Esprits bienheureux et aux saints, de cette annuelle commémoration de tant de merveilles ! Si l'Église renouvelle chaque année sa jeunesse, *comme l'aigle* (Psalm. CII), c'est parce que, au moyen du Cycle liturgique, elle est visitée par son Époux dans la proportion de ses besoins. Chaque année, elle le revoit enfant dans la crèche, jeûnant sur la montagne, s'offrant sur la croix, ressuscitant du sépulcre, fondant son Église et instituant ses Sacrements, remontant à la droite de son Père, envoyant l'Esprit-Saint aux hommes; et les grâces de ces divins mystères se renouvellent tour à tour en elle, en sorte que, fécondé selon le besoin, le jardin de l'Église envoie à l'Époux en tout temps, *sous le souffle de l'Aquilon et de l'Auster, la délicieuse senteur de ses parfums* (Cant. IV, 16). Chaque année, l'Esprit de Dieu reprend possession de sa bien-aimée, et lui assure lumière et amour; chaque année, elle puise un surcroît de vie dans les maternelles influences que la Vierge bénie épanche sur elle, aux jours de ses joies, de ses douleurs et de ses gloires; enfin, les brillantes constellations que forment dans leur radieux mélange les esprits des neuf chœurs et les saints des divers ordres d'Apôtres, de Martyrs, de Confesseurs et de Vierges, versent sur elle chaque année de puissants secours et d'inexprimables consolations.

Or, ce que l'Année Liturgique opère dans l'Église en général, elle le répète dans l'âme de chaque fidèle attentif à recueillir le don de Dieu. Cette succession des saisons mystiques assure au Chrétien les moyens de cette vie surnaturelle, sans laquelle toute autre vie n'est qu'une mort plus ou moins déguisée; et il est des âmes tellement éprises de ce divin successif qui se déploie dans le Cycle catholique, qu'elles arrivent à en ressentir physiquement les évolutions, la vie surnaturelle absorbant l'autre, et le Calendrier de l'Église celui des astronomes.

Puissent donc les lecteurs catholiques de cet ouvrage se garder de cette tiédeur de la foi, de ce sommeil de l'amour qui ont presque effacé le Cycle qui fut autrefois, et qui doit toujours être la joie des peuples, la lumière des doctes, le livre des humbles !

De tout ceci, le lecteur conclura, nous l'espérons, que notre intention n'est pas ici de mettre en œuvre les ressources de notre esprit tel quel pour bâtir un système, et faire de l'éloquence, de la philosophie, ou toute autre belle chose, à propos des mystères de l'Année Ecclésiastique. Nous n'avons qu'un but, et nous demandons humblement à Dieu de l'atteindre : c'est de servir d'interprète à la sainte Église, de mettre les fidèles à portée de la suivre dans sa prière de chaque saison mystique, et même de chaque jour et de chaque heure. A Dieu ne plaise que nous nous permettions jamais de mettre nos pensées d'un jour à côté de celles que notre Seigneur Jésus-Christ, qui est la divine Sagesse, inspire par son Esprit à celle qui est son Épouse bien-aimée ! Toute notre application sera de saisir l'intention de l'Esprit-Saint dans les diverses phases de l'Année Liturgique, nous inspirant de l'étude attentive des plus anciens et des plus vénérables monuments de la prière publique, et aussi des sentiments des saints Pères et des interprètes antiques et approuvés; en sorte qu'à l'aide de tous ces secours, nous puissions offrir aux fidèles la moelle des prières Ecclésiastiques, et réunir, s'il est possible, l'utilité pratique et cette agréable variété qui soulage et qui réjouit.

Dans cet ouvrage, nous insisterons sur le culte des saints, parce qu'il est un des grands besoins de la piété dans tous les temps, mais surtout au temps présent. La dévotion à la personne adorable du Sauveur a repris, chez nous, une vigueur nouvelle; le culte de la sainte Vierge s'étend et s'accroît ; que la confiance dans les saints renaisse aussi, et alors auront disparu les traces de cette déviation dans laquelle l'influence sourde du Jansénisme entraînait la piété française. Néanmoins, comme il faut savoir se borner, nous traiterons rarement des saints que le Calendrier Romain ne porte pas.

Toutefois la liturgie romaine, base sacrée de cette Année Liturgique, ne sera pas la seule dont nous emprunterons les formules : l'Ambrosienne, la Gallicane, la Gothique ou Mozarabe, la Grecque, l'Arménienne, la Syrienne, etc., déposeront tour à tour le tribut de leurs richesses dans notre trésor de prières ; en sorte que jamais la voix de l'Église ne se sera fait entendre plus pleine ni plus imposante. Le moyen âge des Églises d'Occident a produit, dans le genre liturgique, des Séquences d'une rare beauté ; un de nos premiers soins sera d'initier les fidèles qui nous liront à ces sources si pures de tendresse et de vie.

Quant au système que nous suivrons dans chacun des tomes de cette *Année Liturgique*, il est subordonné au genre spécial des matières qu'il se trouvera contenir. Nous réserverons pour nos *Institutions* tout ce qui tient à la partie purement scientifique de la liturgie, nous bornant

ici aux détails nécessaires pour initier les lecteurs aux intentions de la sainte Église dans chacune des saisons mystiques de l'année. Les formules saintes seront expliquées et adaptées à l'usage commun, au moyen d'une glose dans laquelle nous tâcherons d'éviter les inconvénients d'une froide traduction, et aussi la pesanteur d'une paraphrase lourde et affadie.

Comme, ainsi que nous l'avons dit, notre but est d'offrir aux fidèles la partie la plus substantielle et la plus nourrissante de la liturgie, nous avons été dirigé dans le choix des pièces par cette intention même, laissant de côté tout ce qui n'allait pas directement à ce but. Cette observation se rapporte principalement aux morceaux empruntés aux livres d'Offices de l'Église grecque. Rien de plus riche et de plus pieux que cette liturgie, quand on ne la connaît que par extraits; rien aussi de moins attrayant, si on veut la lire dans les sources elles-mêmes. Les redites y abondent d'une manière fastidieuse, et le sentiment s'y épuise trop souvent dans des répétitions sans fin. Nous n'avons donc pris que la fleur, et glané seulement dans cette moisson trop exubérante. Ceci s'applique particulièrement aux *Menées* et à l'*Anthologie* de l'Église grecque. Les pièces Liturgiques des autres Églises de l'Orient sont généralement rédigées avec plus de goût et de sobriété.

Afin de nous conformer aux volontés du Siège Apostolique, nous ne donnons, dans aucun des volumes de cette *Année Liturgique*, la traduction littérale de l'*Ordinaire* et du *Canon de la Messe* : nous tâchons d'y suppléer, en fournissant aux personnes qui n'entendent pas la langue latine, le moyen de produire des actes qui les mettent en rapport immédiat avec tout ce que le prêtre accomplit et récite à l'autel.

La première partie de l'*Année Liturgique* est consacrée à l'*Avent*. La seconde renfermera l'explication du service divin, de *Noël à la Purification*. La troisième conduira la liturgie de la *Purification au Carême*, sous le nom de *Temps de la Septuagésime*. La quatrième sera consacrée aux quatre premières semaines du *Carême*. La cinquième renfermera seulement la *Semaine de la Passion et la Semaine Sainte*. La sixième aura pour objet le *Temps Pascal*. La septième traitera d'abord des fêtes de la *Trinité*, du *Saint-Sacrement* et du *Sacré-Cœur de Jésus* ; elle sera consacrée, pour le reste, à la longue période du *Temps après la Pentecôte*.

Cet ensemble, dont le plan est tracé par la sainte Église elle-même, fournit le drame le plus sublime qui puisse être offert à l'admiration humaine. L'intervention de Dieu pour le salut et la sanctification des hommes, la conciliation de la justice avec la miséricorde, les humiliations, les douleurs et les gloires de l'Homme-Dieu, la venue et les opérations de l'Esprit-Saint dans l'humanité et dans l'âme fidèle, la mission et l'action de l'Église : tout y est exprimé de la manière la plus vive et la plus saisissante; tout arrive à sa place par l'enchaînement sublime des anniversaires. Il y a dix-huit siècles qu'un fait divin s'accomplissait ; son anniversaire se reproduit dans la liturgie, et vient rajeunir chaque année dans le peuple chrétien le sentiment de ce que Dieu opéra il y a tant de siècles. Quelle intelligence humaine eût pu concevoir une telle pensée ! Qu'ils sont faibles en présence de nos réalités impérissables, ces hommes téméraires et légers qui croient prendre le christianisme en défaut, qui osent le juger comme un débris antique, et ne se doutent pas à quel point il est vivace et immortel par l'Année liturgique chez les chrétiens ! Qu'est-ce donc que la liturgie, sinon une incessante affirmation, sinon une solennelle adhésion aux faits divins qui se sont passés une fois, mais dont la réalité

est inattaquable, parce que chaque année, depuis lors, en a vu renouveler la mémoire ? N'avons-nous pas nos écrits apostoliques, nos Actes des Martyrs, nos antiques décrets des Conciles, nos écrits des Pères, nos monuments figurés, dont la succession remonte à l'origine, et qui nous rendent le témoignage le plus précis sur la tradition de nos fêtes ? Le Cycle liturgique ne vit dans sa plénitude et son progrès qu'au sein de l'Eglise catholique ; mais les sectes séparées soit par le schisme, soit par l'hérésie, lui rendent elles-mêmes témoignage par les débris qu'elles en ont conservés, et c'est sur ces restes qu'elles végètent encore.

Mais si la liturgie nous émeut annuellement en présentant à nos regards le renouvellement hautement dramatique de tout ce qui s'est opéré dans l'intérêt du salut de l'homme et de sa réunion avec Dieu, il y a ceci d'admirable que la succession d'une année à l'autre n'enlève rien à la fraîcheur ni à la force des émotions, lorsqu'il nous faut commencer nouveau le cours du Cycle dont nous venons de tracer les partitions. L'Avent est toujours imprégné de la saveur d'une attente douce et mystérieuse ; Noël nous attire toujours par les joies incomparables de la naissance de l'Enfant divin ; nous entrons avec la même émotion sous les ombres de la Septuagésime ; le Carême nous abat devant la justice de Dieu, et notre cœur est alors saisi d'une crainte salutaire et d'une componction qu'il semble que nous n'avions pas ressenties l'année précédente. La Passion du Rédempteur, suivie jour par jour, heure par heure, ne nous apparaît-elle pas comme nouvelle ? Les splendeurs de la Résurrection n'apportent-elles pas à nos cœurs une allégresse qu'ils ont, ce semble, jusqu'alors ignorée ? La triomphante Ascension ne nous ouvre-t-elle pas, sur toute l'économie de la divine incarnation, des vues que nous n'avions pas encore ? Lorsque l'Esprit-Saint descend à la Pentecôte, n'est-il pas vrai que nous sentons sa présence renouvelée, et que les émotions de l'année précédente en ce grand jour sont en ce moment dépassées ? La fête du Saint-Sacrement, qui revient à son tour si radieuse et si touchante, trouve-t-elle nos cœurs accoutumés au don ineffable que Jésus nous fit la veille de sa Passion ? N'entrons-nous pas plutôt comme dans une nouvelle possession de cet inépuisable mystère ? Chaque retour des fêtes de Marie nous révèle des aspects inattendus sur ses grandeurs ; et nos saints bien-aimés, lorsqu'ils reviennent nous visiter sur le Cycle, nous semblent plus beaux que jamais : nous les pénétrons mieux, nous sentons plus vivement le lien qui les rattache à nous.

Cette puissance rénovatrice de l'Année liturgique, sur laquelle nous insistons en finissant, est un mystère de l'Esprit-Saint, qui féconde incessamment l'œuvre qu'il a inspirée à la sainte Église, dans le but de sanctifier le temps assigné aux hommes pour se rendre dignes de Dieu. Admirons aussi, de cette sublime dispensation, le progrès qu'elle opère dans l'intelligence des vérités de la foi et dans le développement de la vie surnaturelle. Il n'est pas un seul point de la doctrine chrétienne qui ne soit non seulement énoncé dans le cours de l'Année liturgique, mais inculqué avec l'autorité et l'onction que la sainte Église a su déposer dans son langage et dans ses rites si expressifs. La foi du fidèle s'éclaire ainsi d'année en année, le sens théologique se forme en lui ; la prière le conduit à la science. Les mystères restent mystères ; mais leur splendeur devient si vive que l'esprit et le cœur en sont ravis, et nous arrivons à prendre une idée des joies que nous apportera la vue éternelle de ces divines beautés qui, à travers le nuage, ont déjà pour nous un tel charme.

Et quelle source de progrès pour l'âme du chrétien, lorsque l'objet de la foi lui apparaît toujours plus lumineux, lorsque l'espérance du salut lui est comme imposée par le spectacle de tant de merveilles que la bonté de Dieu a opérées en faveur de l'homme, lorsque l'amour s'enflamme en lui sous le souffle du divin Esprit, qui a établi la liturgie comme le centre de ses opérations dans les âmes ! La formation du Christ en nous (Gal. IV, 19) n'est-elle pas le résultat de la communion à ses divers mystères joyeux, douloureux et glorieux ? Or, ces mystères, passent en nous, s'incorporent à nous chaque année, par l'effet de la grâce spéciale qu'apporte leur communication dans la liturgie, et l'homme nouveau s'établit insensiblement sur les ruines de l'ancien. S'il est besoin que l'impression du type divin en nous soit favorisée par un rapprochement avec les membres de la famille humaine qui l'ont le mieux réalisé, l'enseignement pratique et l'encouragement ne nous arrivent-ils pas par nos chers saints dont le Cycle est comme étoile ? En les contemplant nous arrivons à connaître la voie qui mène au Christ, comme le Christ nous offre en lui-même la Voie qui conduit au Père. Mais au-dessus de tous les saints, Marie resplendit plus éclatante que tous, offrant en elle-même le *Miroir de justice*, où se reflète toute la sainteté possible dans une pure créature.

Enfin, l'*Année Liturgique*, dont nous venons de tracer le plan, nous initiera à la plus sublime poésie que l'homme ait pu atteindre ici-bas. Non seulement nous obtiendrons par elle l'intelligence des chants divins de David et des Prophètes, qui sont comme le fond de la louange liturgique ; mais le Cycle dans son cours ne cessera d'inspirer à la sainte Église les cantiques les plus beaux, les plus profonds, les plus dignes du sujet. Tour à tour nous entendrons les diverses races de l'humanité, réunies en une seule par la foi, épancher leur admiration et leur amour en des accents où l'harmonie la plus parfaite dans les pensées et les sentiments s'unit à la variété la plus marquée dans le génie et l'expression. Nous repoussons, comme il est juste, de notre recueil certaines compositions modernes, trop souvent imitées d'une littérature profane, et qui, n'ayant pas recula bénédiction de la sainte Église, ne sont pas destinées à vivre toujours ; mais nous cueillons dans tous les âges les produits du génie liturgique : pour l'Église latine, depuis Sédulius et Prudence jusqu'à Adam de Saint-Victor et ses émules ; pour l'Église orientale, depuis saint Éphrem jusqu'aux derniers hymnographes catholiques de l'Église byzantine. La poésie ne fera pas plus défaut dans les prières qui sont rédigées en simple prose cadencée, que dans celles qui se présentent ornées d'un rythme régulier. Dans la liturgie, comme dans les Écritures inspirées, elle est partout, parce qu'elle seule est à la hauteur de ce qui doit être exprimé ; et le recueil des monuments delà prière publique, en se complétant, devient aussi le plus riche dépôt de la poésie chrétienne, de celle qui chante sur la terre les mystères du ciel et nous prépare aux cantiques de l'éternité.

Qu'il nous soit permis, en terminant cette Préface générale, de rappeler à nos lecteurs que, dans un travail de la nature de celui-ci, l'œuvre de l'écrivain est tout entière sous la dépendance du divin Esprit *qui souffle où il veut* (JOHAN. III, 8), et non de l'homme auquel appartient tout au plus *de planter et d'arroser* (I Cor. III, 6). Nous osons donc supplier les enfants de la sainte Église qui s'intéressent aux traditions antiques de la prière, de nous aider de leur suffrage auprès de Dieu, afin que notre indignité ne soit point un obstacle à l'œuvre que nous entreprenons, et que nous sentons si fort au-dessus de nos moyens.

Il ne nous reste plus qu'à déclarer que nous soumettons notre œuvre, tant pour le fond que pour la forme, au souverain et infaillible jugement de la sainte Eglise Romaine, qui seule garde, avec les secrets de la Prière, les Paroles de la vie éternelle.

CHAPITRE PREMIER : HISTORIQUE DE L'AVENT

On donne, dans l'Église latine, le nom d'Avent (ou mot latin *Adventus*, qui signifie *Avènement*) au temps destiné par l'Église à préparer les fidèles à la célébration de la fête de Noël, anniversaire de la Naissance de Jésus-Christ. Le mystère de ce grand jour méritait bien sans doute l'honneur d'un prélude de prière et de pénitence : aussi serait-il impossible d'assigner d'une manière certaine l'institution première de ce temps de préparation, qui n'a reçu que plus tard le nom d'*Avent*. Il paraît toutefois que cette observance aurait commencé d'abord en Occident; car il est indubitable que l'*Avent* n'a pu être affecté comme préparation à la fête de Noël, que depuis que cette fête a été définitivement fixée au vingt-cinq décembre: ce qui n'a eu lieu pour l'Orient que vers la fin du IV^{ème} siècle, tandis qu'il est certain que l'Eglise de Rome la célébrait en ce jour longtemps auparavant.

L'*Avent* doit être considéré sous deux points de vue différents : comme un temps de préparation proprement dite à la Naissance du Sauveur, par les exercices de la pénitence, ou comme un corps d'Offices Ecclésiastiques organisé dans le même but. Nous trouvons, dès le V^{ème} siècle, l'usage de faire des exhortations au peuple pour le disposer à la fête de Noël; il nous reste même sur ce sujet deux sermons de saint Maxime de Turin, sans parler de plusieurs autres attribués autrefois à saint Ambroise et à saint Augustin, et qui paraissent être de saint Césaire d'Arles. Si ces monuments ne nous apprennent point encore la durée et les exercices de cette sainte carrière, nous y voyons du moins l'ancienneté de l'usage qui marque par des prédications particulières le temps de l'*Avent*. Saint Yves de Chartres, saint Bernard, et plusieurs autres docteurs des XI^{ème} et XII^{ème} siècles, ont laissé des sermons spéciaux de *Adventu Domini*, totalement distincts des Homélie Dominicales sur les Évangiles de ce temps. Dans les Capitulaires de Charles le Chauve, de l'an 846, les Évêques représentent à ce prince qu'il ne doit pas les retirer de leurs Églises pendant le Carême, ni pendant l'*Avent*, sous prétexte des affaires de l'État, ou de quelque expédition militaire, parce qu'ils ont des devoirs particuliers à remplir, et principalement celui de la prédication, durant ce saint temps.

Le plus ancien document où l'on trouve le temps et les exercices de l'*Avent* précisés d'une manière tant soit peu claire, est un passage de saint Grégoire de Tours, au deuxième livre de son *Histoire des Francs*, dans lequel il rapporte que saint Perpétuus, l'un de ses prédécesseurs, qui siégeait vers l'an 480, avait statué que les fidèles jeûneraient trois fois la semaine, depuis la fête de saint Martin jusqu'à Noël. Par ce règlement, saint Perpétuus établissait-il une observance nouvelle, ou sanctionnait-il simplement une loi établie? C'est ce qu'il est impossible de déterminer avec exactitude aujourd'hui. Remarquons du moins cet intervalle de quarante jours ou plutôt de quarante-trois jours, désigné expressément, et consacré par la pénitence comme un second Carême, quoique avec une moindre rigueur.

Nous trouvons ensuite le neuvième canon du premier Concile de Mâcon, tenu en 582, qui ordonne que, durant le même intervalle de la Saint-Martin à Noël, on jeûnera les lundis, mercredis et vendredis, et qu'on *célébrera le sacrifice suivant le rite Quadragesimal*. Quelques années auparavant, le deuxième Concile de Tours, tenu en 567, avait enjoint aux moines de jeûner depuis le commencement du mois de décembre jusqu'à Noël. Cette pratique de pénitence s'étendit bientôt à la quarantaine tout entière pour les fidèles eux-mêmes; et on lui donna vulgairement le nom de *Carême de saint Martin*. Les Capitulaires de Charlemagne, au livre sixième, n'en laissent plus aucun doute; et Rhaban Maur atteste la même chose au livre second de l'*Institution des clercs*. On faisait même des réjouissances particulières à la fête de saint Martin, en la manière qu'on en fait encore aux approches du Carême et à la fête de Pâques.

L'obligation de ce Carême, qui, commençant à poindre d'une manière presque imperceptible, s'était accrue successivement jusqu'à devenir une loi sacrée, se relâcha insensiblement; et les quarante jours de la Saint-Martin à Noël se trouvèrent réduits à quatre semaines. On a vu que la coutume de ce jeûne avait commencé en France; mais de là elle s'était répandue en Angleterre, comme nous l'apprenons par l'Histoire du Vénérable Bède; en Allemagne, en Espagne, etc., comme on en peut voir les preuves dans le grand ouvrage de Dom Martène *sur les anciens Rites de l'Église*. Le premier indice que nous rencontrons de la réduction de l'Avent à quatre semaines se trouve être, dès le IX^{ème} siècle, la lettre du pape saint Nicolas Ier aux Bulgares. Le témoignage de Rathier de Vérone et d'Abbon de Fleury, tous deux auteurs du même siècle, sert aussi à prouver que dès lors il était grandement question de diminuer d'un tiers la durée du jeûne de l'Avent. Il est vrai que saint Pierre Damien, au XI^{ème} siècle, suppose encore que le jeûne de l'Avent était de quarante jours, et que saint Louis, deux siècles après, l'observait encore en cette mesure; mais peut-être ce saint roi le pratiquait-il ainsi par un mouvement de dévotion particulière.

La discipline des Églises de l'Occident, après s'être relâchée sur la durée du jeûne de l'Avent, se radoucit bientôt au point de transformer ce jeûne en une simple abstinence; et encore trouve-t-on des Conciles dès le XII^{ème} siècle, tels que ceux de Selingstadt, en 1122, et d'Avranches, en 1172, qui semblent n'astreindre que les clercs à cette abstinence. Le Concile de Salisbury, en 1281, paraît même n'y obliger que les moines. D'un autre côté, telle est la confusion sur cette matière, sans doute parce que les diverses Églises d'Occident n'en ont pas fait l'objet d'une discipline uniforme, que, dans sa lettre à l'Évêque de Brague, Innocent III atteste que l'usage de jeûner pendant tout l'Avent se conservait à Rome de son temps, et que Durand, au même XIII^{ème} siècle, dans son *Rational des divins Offices*, témoigne pareillement que le jeûne était continu en France durant tout le cours de cette sainte carrière.

Quoi qu'il en soit, cet usage tomba de plus en plus en désuétude, en sorte que tout ce que put faire, en 1302, le pape Urbain V pour en arrêter la chute complète, ce fut d'obliger tous les clercs de sa cour à garder l'abstinence de l'Avent, sans aucune mention du jeûne, et sans comprendre aucunement les autres clercs, et moins encore les laïques, sous cette loi. Saint Charles Borromée chercha aussi à ressusciter l'esprit, sinon la pratique des temps anciens, chez les peuples du Milanais. Dans son quatrième Concile, il enjoignit aux curés d'exhorter les fidèles à communier au moins tous les dimanches du Carême et de l'Avent, et adressa

ensuite à ses diocésains eux-mêmes une lettre pastorale, dans laquelle, après leur avoir rappelé les dispositions avec lesquelles on doit célébrer ce saint temps, il faisait instance pour les engager à jeûner au moins les lundis, les mercredis et les vendredis de chaque semaine de l'Avent. Enfin Benoit XIV encore Archevêque de Bologne, marchant sur de si glorieuses traces, a consacré sa onzième *Institution Ecclésiastique* à réveiller dans l'esprit des fidèles de son diocèse la haute idée que les chrétiens avaient autrefois du saint temps de l'Avent, et à combattre un préjugé répandu dans cette contrée, savoir que l'Avent ne regardait que les personnes religieuses, et non les simples fidèles. Il montre que cette assertion, à moins qu'on ne l'entende simplement du jeûne et de l'abstinence, est à proprement parler *téméraire et scandaleuse*, puisqu'on ne saurait douter qu'il existe, dans les lois et les usages de l'Église universelle, tout un ensemble de pratiques destinées à mettre les fidèles dans un état de préparation à la grande fête de la Naissance de Jésus-Christ.

L'Église grecque observe encore le jeûne de l'*Avent*, mais avec beaucoup moins de sévérité que celui du Carême. Il se compose de quarante jours, à partir du 14 novembre, jour où cette Église célèbre la fête de l'Apôtre saint Philippe. Pendant tout ce temps, on garde l'abstinence de la viande, du beurre, du lait et des œufs; mais on y use de poisson, d'huile et de vin, toutes choses interdites durant le Carême. Le jeûne proprement dit n'est d'obligation que pour sept jours sur les quarante ; et tout l'ensemble s'appelle vulgairement le *Carême de saint Philippe*. Les Grecs justifient ces adoucissements, en disant que le Carême de Noël n'est que de l'institution des moines, tandis que celui de Pâques est d'institution apostolique.

Mais si les pratiques extérieures de pénitence qui consacraient autrefois le temps de l'Avent, chez les Occidentaux, se sont peu à peu mitigées, en sorte qu'il n'en reste plus maintenant aucun vestige hors des monastères, l'ensemble de la liturgie de l'Avent n'a pas changé; et c'est dans le zèle à s'en approprier l'esprit que les fidèles feront preuve d'une véritable préparation à la fête de Noël.

La forme liturgique de l'Avent, telle qu'elle se garde aujourd'hui dans l'Eglise Romaine, a souffert quelques variations. Saint Grégoire paraît avoir le premier dressé cet Office qui aurait d'abord embrassé cinq dimanches, ainsi qu'on est à même de le voir par les plus anciens Sacramentaires de ce grand Pape. On peut même dire à ce sujet, d'après Amalaire de Metz et Bernon de Richenaw, qui sont suivis en cela par Dom Martène et Benoît XIV, que saint Grégoire semblerait être l'auteur du précepte ecclésiastique de l'Avent, bien que l'usage de consacrer un temps plus ou moins long à se préparer à la fête de Noël soit d'ailleurs immémorial, et que l'abstinence et le jeûne de ce saint temps aient d'abord commencé en France. Saint Grégoire aurait déterminé, pour les Eglises du rite romain, la forme de l'Office durant cette espèce de Carême, et sanctionné le jeûne qui l'accompagnait, laissant toutefois quelque latitude aux diverses Eglises dans la manière de le pratiquer.

Le Sacramentaire de saint Gélase ne porte aucune Messe, ni Office de préparation à Noël ; les premières que l'on rencontre sont au Sacramentaire grégorien, et, ainsi que nous venons de le dire, les Messes y sont au nombre de cinq. Il est remarquable qu'alors on comptait ces dimanches à rebours, appelant premier dimanche celui qui était le plus voisin de Noël, et ainsi des autres. Dès les IX^{ème} et X^{ème} siècles, ainsi qu'on le voit par Amalaire, saint Nicolas Ier,

Bernon de Richenaw, Rathier de Vérone, etc., les dimanches étaient déjà réduits à quatre ; c'est aussi le nombre que porte le Sacramentaire grégorien donné par Pamélius, et qui semble avoir été transcrit à cette époque. Depuis lors, dans l'Église Romaine, la durée de l'Avent n'a pas varié, et il a toujours consisté en quatre semaines, dont la quatrième est celle même dans laquelle tombe la fête de Noël, à moins que cette fête n'arrive le dimanche. On peut donc assigner déjà à l'usage actuel une durée de mille ans, du moins dans l'Église Romaine; car il y a des preuves que jusqu'au XIII^{ème} siècle certaines Églises de France ont gardé l'usage des cinq dimanches.

L'Église ambrosienne, aujourd'hui encore, compte six semaines dans sa liturgie de l'Avent ; le Missel gothique ou mozarabe garde la même coutume. Pour l'Église gallicane, les fragments que Dom Mabillon nous a conservés de sa liturgie ne nous apprennent rien à ce sujet; mais il est naturel de penser avec ce savant homme, dont l'autorité est encore fortifiée par celle de Dom Martène, que l'Église des Gaules suivait en ce point, comme dans un grand nombre d'autres, les usages de l'Église gothique, c'est-à-dire que la liturgie de son Avent se composait également de six dimanches et de six semaines.

Quant aux Grecs, leurs Rubriques pour le temps de l'Avent se lisent dans les Menées, après l'Office du 14 novembre. Ils n'ont point d'Office propre de l'Avent, et ne célèbrent point pendant ce temps la Messe des Présanctifiés, comme ils le font en Carême. On trouve seulement, dans le corps même des Offices des saints qui remplissent l'intervalle du 15 novembre au dimanche le plus proche de Noël, plusieurs allusions à la Nativité du Sauveur, à la maternité de Marie, à la grotte de Bethlehem, etc. Le dimanche qui précède Noël, ils font ce qu'ils appellent la Fête des saints Aïeux, c'est-à-dire la Commémoration des saints de l'Ancien Testament, pour célébrer l'attente du Messie. Les 20, 21, 22 et 23 décembre sont décorés du titre d'Avant-Fête de la Nativité ; et quoique, en ces jours, on célèbre encore l'Office de plusieurs saints, le mystère de la prochaine Naissance du Sauveur domine toute la liturgie.

CHAPITRE II : MYSTIQUE DE L'AVENT

Si maintenant, après avoir détaillé les caractères qui distinguent le temps de l'Avent de tout autre temps, nous voulons pénétrer dans les profondeurs du mystère qui occupe l'Église à cette époque, nous trouvons que ce mystère de l'*Avènement* de Jésus-Christ est à la fois *simple* et *triple*. Il est simple, car c'est le même Fils de Dieu qui vient ; triple, car il vient en trois temps et en trois manières.

« Dans le premier Avènement, dit saint Bernard au Sermon cinquième sur l'Avent, il vient en chair et infirmité; dans le second, il vient en esprit et en puissance; dans le troisième, il vient en gloire et en majesté ; et le second Avènement est le moyen par lequel on passe du premier au troisième. »

Tel est le mystère de l'Avent. Écoutons maintenant l'explication que Pierre de Blois va nous donner de cette triple visite du Christ, dans son sermon troisième *de Adventu*: « Il y a trois

Avènements du Seigneur, le premier dans la chair, le second dans l'âme, le troisième par le jugement. Le premier eut lieu au milieu de la nuit, suivant ces paroles de l'Évangile : *Au milieu de la nuit un cri s'est fait entendre: Voici l'Époux !* Et ce premier Avènement est déjà passé : car le Christ a été vu sur la terre et a conversé avec les hommes. Nous sommes présentement dans le second Avènement: pourvu toutefois que nous soyons tels qu'il puisse ainsi venir à nous; car il a dit que *si nous l'aimons, il viendra à nous et fera sa demeure en nous*. Ce second Avènement est donc pour nous une chose mêlée d'incertitude ; car quel autre que l'Esprit de Dieu connaît ceux qui sont à Dieu? Ceux que le désir des choses célestes ravit hors d'eux-mêmes, savent bien quand il vient; cependant, *ils ne savent pas d'où il vient ni où il va*. Quand au troisième Avènement, il est très certain qu'il aura lieu ; très incertain quand il aura lieu: puisqu'il n'est rien de plus certain que la mort, et rien de plus incertain que le jour de la mort. *Au moment où l'on parlera de paix et de sécurité, dit le Sage, c'est alors que la mort apparaîtra soudain, comme les douleurs de l'enfantement au sein de la femme, et nul ne pourra fuir*. Le premier Avènement lut donc humble et caché, le second est mystérieux et plein d'amour, le troisième sera éclatant et terrible. Dans son premier Avènement, le Christ a été jugé par les hommes avec injustice; dans le second, il nous rend justes par sa grâce ; dans le dernier, il jugera toutes choses avec équité: Agneau dans le premier Avènement, Lion dans le dernier, Ami plein de tendresse dans le second (De Adventu, Sermo III). »

Les choses étant telles, la sainte Église, pendant l'Avent, attend avec larmes et impatience la venue du Christ Rédempteur en son premier Avènement. Elle emprunte pour cela les expressions enflammées des Prophètes, auxquelles elle ajoute ses propres supplications. Dans la bouche de l'Église, les soupirs vers le Messie ne sont point une pure commémoration des désirs de l'ancien peuple : ils ont une valeur réelle, une influence efficace sur le grand acte de la munificence du Père céleste qui nous a donné son Fils. Dès l'éternité, les prières de l'ancien peuple et celles de l'Église chrétienne unies ensemble ont été présentes à l'oreille de Dieu ; et c'est après les avoir toutes entendues et exaucées, qu'il a envoyé en son temps sur la terre cette rosée bénie qui a fait germer le Sauveur.

L'Église aspire aussi vers le second Avènement, suite du premier, et qui consiste, comme nous venons de le voir, en la visite que l'Époux fait à l'Épouse. Chaque année cet Avènement a lieu dans la fête de Noël ; et une *nouvelle naissance du Fils de Dieu* délivre la société des Fidèles de ce joug de servitude que l'ennemi voudrait faire peser sur elle (Collecte du jour de Noël), L'Église, durant l'Avent, demande donc d'être visitée par celui qui est son chef et son Époux, visitée dans sa hiérarchie, dans ses membres, dont les uns sont vivants et les autres sont morts, mais peuvent revivre; enfin dans ceux qui ne sont point de sa communion, et dans les infidèles eux-mêmes, afin qu'ils se convertissent à la vraie lumière qui luit aussi pour eux. Les expressions de la liturgie que l'Église emploie pour solliciter cet amoureux et invisible Avènement, sont les mêmes que celles par lesquelles elle sollicite la venue du Rédempteur dans la chair; car, sauf la proportion, la situation est la même. En vain le Fils de Dieu serait venu, il y a dix-huit siècles, visiter et sauver le genre humain, s'il ne revenait, pour chacun de nous et à chaque moment de notre existence, apporter et fomentier cette vie surnaturelle dont le principe n'est que de lui et de son divin Esprit. Mais cette visite annuelle de l'Époux ne satisfait pas l'Église ; elle aspire après le troisième Avènement qui consommera toutes choses, en ouvrant les portes de l'éternité. Elle a recueilli cette dernière parole de l'Époux : *Voilà que*

je viens tout à l'heure (Apoc. XXII, 20) ; et elle dit avec ardeur : *Venez, Seigneur Jésus (Ibid) !* Elle a hâte d'être délivrée des conditions du temps ; elle soupire après le complément du nombre des élus, pourvoir paraître sur les nuées du ciel le signe de son libérateur et de son Époux. C'est donc jusque-là que s'étend la signification des vœux qu'elle a déposés dans la liturgie de l'Avent ; telle est l'explication de la parole du disciple bien-aimé dans sa prophétie : *Voici les noces de l'Agneau, et l'Épouse s'est préparée (Ibid. XIX. 7).*

Mais ce jour de l'arrivée de l'Époux sera en même temps un jour terrible. La sainte Église souvent frémit à la seule pensée des formidables assises devant lesquelles comparâtront tous les hommes. Elle appelle ce jour « un jour de colère, duquel David et la Sibylle ont dit qu'il doit réduire le monde en cendres; un jour de larmes et d'épouvante. » Ce n'est pas cependant qu'elle craigne pour elle-même, puisque ce jour fixera à jamais sur son front la couronne d'Épouse ; mais son cœur de Mère s'inquiète en songeant qu'alors plusieurs de ses enfants seront à la gauche du Juge, et que, privés de toute part avec les élus, ils seront jetés pieds et mains liés dans ces ténèbres où il n'y aura que des pleurs et des grincements de dents. Voilà pourquoi, dans la liturgie de l'Avent, l'Église s'arrête si souvent à montrer l'Avènement du Christ comme un Avènement terrible, et choisit dans les Écritures les passages les plus propres à réveiller une terreur salutaire dans l'âme de ceux de ses enfants qui dormiraient d'un sommeil de péché.

Tel est donc le triple mystère de l'Avent. Or, les formes liturgiques dont il est revêtu, sont de deux sortes : les unes consistent dans les prières, lectures et autres formules, où la parole elle-même est employée à rendre les sentiments que nous venons d'exposer ; les autres sont des rites extérieurs propres à ce saint temps, et destinés à compléter ce qu'expriment les chants et les paroles.

Remarquons d'abord le nombre des jours de l'Avent. La quarantaine est la première forme qu'ait adoptée l'Église pour cette période; et cette forme est restée dans le rite ambrosien et chez les Orientaux. Si, plus tard, l'Église Romaine et celles qui la suivent l'ont abandonnée, le quaternaire n'en est pas moins exprimé dans les quatre semaines qui ont été substituées aux quarante jours. La *nouvelle Naissance* du Rédempteur a lieu après quatre semaines, comme la première Naissance eut lieu après quatre mille années, selon la supputation de l'Hébreu et de la Vulgate.

Au temps de l'Avent comme en celui du Carême, les Noces sont suspendues, afin que les joies humaines ne viennent pas distraire les chrétiens des pensées graves que doit leur inspirer l'attente du souverain Juge, ni les *amis de l'Époux* (Johan. III, 29) de l'espérance qu'ils nourrissent chèrement d'être bientôt conviés aux Noces de l'éternité.

Les yeux du peuple sont avertis de la tristesse qui préoccupe le cœur de la sainte Église par la couleur de deuil dont elle se couvre. Hors les fêtes des saints, elle ne revêt plus que le violet ; le Diacre dépose la Dalmatique, et le Sous-Diacre la Tunique. Autrefois même, on usait de la couleur noire en plusieurs lieux, comme à Tours, au Mans, etc. Ce deuil de l'Église marque avec quelle vérité elle s'unit aux vrais Israélites qui attendaient le Messie sous la cendre et le cilice, et pleuraient la gloire de Sion éclipse, et « le sceptre ôté de Juda, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et qui est l'attente des nations (Gen. XLIX, 10) ». Il signifie

encore les œuvres de la pénitence, par lesquelles elle se prépare au second Avènement plein de douceur et de mystère, qui a lieu dans les cœurs, en proportion de ce qu'ils se montrent touchés de la tendresse que leur témoigne cet Hôte divin qui a dit : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* (Prov. VIII, 31). Il exprime enfin la désolation de cette veuve attendant l'Époux qui tarde à paraître. Elle gémit sur la montagne, comme la tourterelle, jusqu'à ce que la voix se fasse entendre qui dira: « Viens du Liban, mon Épouse ; viens pour être couronnée, car tu as blessé mon cœur (Cant. V, 8) ».

Pendant l'Avent, l'Église suspend aussi, excepté aux Fêtes des saints, l'usage du Cantique Angélique: *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. En effet, ce chant merveilleux ne s'est fait entendre qu'en Bethléhem sur la crèche de l'Enfant divin ; la langue des Anges n'est donc pas déliée encore ; la Vierge n'a pas déposé son divin fardeau ; il n'est pas temps de chanter, il n'est pas encore vrai de dire: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux! sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté !*

De même, à la fin du Sacrifice, la voix du Diacre ne fait plus entendre ces paroles solennelles qui congédient l'assemblée des fidèles : *Ite, Missa est !* les remplace par cette exclamation ordinaire : *Benedicamus Domino !* comme si l'Église craignait d'interrompre les prières du peuple, qui ne sauraient être trop prolongées en ces jours d'attente.

A l'Office de la Nuit, la sainte Église retranche aussi, dans les mêmes jours, l'hymne de jubilation, *Te Deum laudamus*. C'est dans l'humilité qu'elle attend le bienfait souverain, et, durant cette attente, elle ne peut que demander, supplier, espérer. Mais à l'heure solennelle, quand, au milieu des ombres les plus épaisses, le Soleil de justice viendra à se lever tout à coup, elle retrouvera sa voix d'action de grâces; et le silence de la nuit fera place, par toute la terre, à ce cri d'enthousiasme : « Nous vous louons, ô Dieu ! Seigneur, nous vous célébrons ! O Christ ! Roi de gloire, Fils éternel du Père ! pour la délivrance de l'homme, vous n'avez point eu horreur du sein d'une faible Vierge ».

Dans les jours de Férié, avant de conclure chaque heure de l'Office, les Rubriques de l'Avent prescrivent des prières particulières qui doivent se faire à genoux ; le chœur doit aussi se tenir dans la même posture, aux mêmes jours, durant une partie considérable de la Messe. Sous ce rapport, les usages de l'Avent sont totalement identiques à ceux du Carême.

Toutefois, il est un trait spécial qui distingue ces deux temps : c'est que le chant de l'allégresse, le joyeux *Alleluia*, n'est pas suspendu durant l'Avent, si ce n'est aux jours de Férie. A la Messe des quatre dimanches, on continue de le chanter ; et il forme contraste avec la couleur sombre des ornements. Il est même un de ces dimanches, le troisième, où l'orgue retrouve sa grande et mélodieuse voix, et où la triste parure violette peut un moment faire place à la couleur rose. Ce souvenir des joies passées, qui se retrouve ainsi au fond des saintes tristesses de l'Église, dit assez que, tout en s'unissant à l'ancien peuple pour implorer la venue du Messie, et payer ainsi la grande dette de l'humanité envers la justice et la clémence de Dieu, elle n'oublie cependant pas que l'Emmanuel est déjà venu pour elle, qu'il est en elle, et qu'avant même qu'elle ait ouvert la bouche pour demander le salut, elle est déjà rachetée et marquée pour l'union éternelle. Voilà pourquoi l'Alleluia se mêle à ses soupirs, pourquoi sont empreintes en elle toutes les joies et toutes les tristesses, en attendant que la joie

surabonde à la douleur, en cette nuit sacrée qui sera plus radieuse que le plus brillant des jours.

CHAPITRE III : PRATIQUE DE L'AVEUT

Si la sainte Église, notre mère, passe le temps de l'Avent dans cette solennelle préparation au triple avènement de Jésus-Christ ; si à l'exemple des vierges sages, elle tient sa lampe allumée pour l'arrivée de l'Époux, nous qui sommes ses membres et ses enfants, nous devons participer aux sentiments qui l'animent, et prendre pour nous cet avertissement du Sauveur : « Que vos reins soient ceints d'une ceinture comme ceux des voyageurs ; que des flambeaux allumés brillent dans vos mains ; et soyez semblables à des serviteurs qui attendent leur maître (LUC. XIII, 35) ». En effet, les destinées de l'Église sont les nôtres ; chacune de nos âmes est, de la part de Dieu, l'objet d'une miséricorde, d'une prévenance, semblables à celles dont il use à l'égard de l'Église elle-même. Elle n'est le temple de Dieu, que parce qu'elle est composée de pierres vivantes ; elle n'est l'Épouse, que parce qu'elle est formée de toutes les âmes qui sont conviées à l'éternelle union. S'il est écrit que le Sauveur *s'est acquis l'Église par son sang* (Act. XX, 28), chacun de nous peut dire en parlant de soi-même, comme saint Paul : *Le Christ m'a aimé et s'est livré pour moi* (Gal, II, 20). Les destinées étant donc les mêmes, nous devons nous efforcer, durant l'Avent, d'entrer dans les sentiments de préparation dont nous venons de voir que l'Église elle-même est remplie.

Et d'abord, c'est pour nous un devoir de nous joindre aux saints de l'ancienne Loi pour demander le Messie, et d'accomplir ainsi cette dette du genre humain tout entier envers la divine miséricorde. Afin de nous animer à remplir ce devoir, transportons-nous, par la pensée, dans le cours de ces quatre mille ans, représentés par les quatre semaines de l'Avent, et songeons à ces ténèbres, à ces crimes de tout genre au milieu desquels l'ancien monde s'agitait. Que notre cœur sente vivement la reconnaissance qu'il doit à celui qui a sauvé sa créature de la mort, et qui est descendu pour voir de plus près et partager toutes nos misères, hors le péché. Qu'il crie, avec l'accent de la détresse et de la confiance, vers Celui qui voulut sauver l'œuvre de ses mains, mais qui veut aussi que l'homme demande et implore son salut. Que nos désirs et notre espérance s'épanchent donc dans ces ardentes supplications des anciens Prophètes, que l'Église nous met à la bouche en ces jours d'attente ; prêtons nos cœurs, dans toute leur étendue, aux sentiments qu'ils expriment.

Ce premier devoir étant rempli, nous songerons à l'Avènement que le Sauveur veut faire en notre cœur : Avènement, comme nous avons vu, plein de douceur et de mystère, et qui est la suite du premier, puisque le bon Pasteur ne vient pas seulement visiter le troupeau en général, mais qu'il étend sa sollicitude à chacune des brebis, même à la centième qui s'était perdue. Or, pour bien saisir tout cet ineffable mystère, il faut se rappeler que, comme nous ne pouvons être agréables à notre Père céleste qu'autant qu'il voit en nous Jésus-Christ, son Fils, ce Sauveur plein de bonté daigne venir en chacun de nous, et, si nous y voulons consentir, nous transformer en lui, en sorte que nous ne vivions plus de notre vie, mais de la sienne. Et tel est le but du Christianisme tout entier, de diviniser l'homme par Jésus-Christ: telle est la tâche

sublime imposée à l'Église. Elle dit aux Fidèles avec saint Paul : « Vous êtes mes petits enfants ; car je vous donne une « seconde naissance, afin que Jésus-Christ soit formé en vous (Gal. IV, 19). »

Mais, de même que, dans son apparition en ce monde, le divin Sauveur s'est d'abord montré sous la forme d'un faible enfant, avant de parvenir à la plénitude de l'âge parfait qui était nécessaire pour que rien ne manquât à son sacrifice, il tend à prendre en nous les mêmes développements. Or, c'est à la fête de Noël qu'il aime à naître dans les âmes, et qu'il répand par toute son Église une grâce de Naissance, à laquelle, il est vrai, tous ne sont pas fidèles.

Car voici la situation des âmes à l'approche de cette ineffable solennité. Les unes, et c'est le petit nombre, vivent avec plénitude de la vie du Seigneur Jésus qui est en elles, et aspirent à chaque heure après l'accroissement de cette vie. Les autres, en plus grand nombre, sont vivantes, il est vrai, par la présence du Christ ; mais elles sont malades et languissantes, faute de désirer le progrès de cette vie divine ; car leur charité s'est refroidie (Apoc. II, 4). Le reste des hommes ne jouit point de cette vie, et ils sont dans la mort ; car le Christ a dit : *Je suis la vie* (JOHAN. XIV, 6).

Or, dans les jours de l'Avent, le Sauveur s'en va frappant à la porte de toutes ces âmes, tantôt d'une manière sensible, tantôt d'une manière cachée. Il vient leur demander si elles ont place pour lui, afin qu'il naisse en elles. Mais, quoique la maison qu'il réclame soit à lui, puisqu'il l'a bâtie et la conserve, il s'est plaint que *les siens ne l'ont pas voulu recevoir* (JOHAN. I, II) ; au moins le grand nombre d'entre eux. « Quant à ceux qui l'ont reçu, il leur a donné de devenir fils de Dieu, et non plus enfants de la chair et du sang (*Ibid.* 12-13). »

Préparez-vous donc à le voir naître en vous plus beau, plus radieux, plus fort encore que vous ne l'avez connu, ô vous, âmes fidèles qui le gardez en vous comme un dépôt chéri, et qui, dès longtemps, n'avez point d'autre vie que sa vie, d'autre cœur que son cœur, d'autres œuvres que ses œuvres. Sachez démêler, dans les paroles de la sainte liturgie, ces mots cachés qui vont à votre amour, et qui charmeront le cœur de l'Époux.

Dilatez vos portes pour le recevoir dans sa nouvelle entrée, vous qui déjà l'aviez en vous, mais sans le connaître; qui le possédiez, mais sans le goûter. Il revient avec une nouvelle tendresse ; il a oublié vos dédains ; *il veut renouveler toutes choses* (Apoc. XXI, 5). Faites place à l'Enfant divin ; car il voudra croître en vous. Le moment approche : que votre cœur donc se réveille ; et dans la crainte que le sommeil ne vous ait surpris quand il passera, veillez et chantez. Les paroles de la liturgie sont aussi pour vous ; car elles parlent de ténèbres que Dieu seul peut dissiper, de plaies que sa bonté seule peut guérir, de langueurs qui ne cesseront que par sa vertu.

Et vous, Chrétiens, pour qui la bonne nouvelle est comme si elle n'était pas, parce que vos cœurs sont morts par le péché ; soit que cette mort vous retienne dans ses liens depuis longues années, soit que la blessure qui l'a causée ait été plus récemment portée à votre âme : voici venir celui qui est la vie. « Pourquoi donc voudriez-vous mourir ? Il ne veut pas la mort du pécheur, mais bien qu'ils se convertisse et qu'il vive (EZECH. XVIII, 31). » La grande Fête de sa Naissance sera un jour de miséricorde universelle pour tous ceux qui voudront bien lui

donner entrée. Ceux-là recommenceront à vivre avec lui ; toute autre vie antérieure sera abolie, et *la grâce surabondera, là même où avait abondé l'iniquité* (Rom. v, 20).

Que si la tendresse, la douceur de cet Avènement mystérieux ne vous séduisent pas, parce que votre cœur appesanti ne saurait encore comprendre la confiance, parce que, ayant longtemps avalé l'iniquité comme l'eau, vous ne savez ce que c'est que d'aspirer par l'amour aux caresses d'un père dont vous aviez méprisé les invitations ; songez à l'Avènement plein de terreur, qui suivra celui qui s'accomplit silencieusement dans les âmes. Entendez les craquements de l'univers à l'approche du Juge redoutable; voyez les cieux s'enfuir devant lui, et *se rouler comme un livre à sa vue* (Apoc. VI, 14) ; soutenez, si vous pouvez, son aspect, ses regards étincelants ; regardez sans frémir le glaive à deux tranchants qui s'élance de sa bouche (*Ibid.* i, 16) ; écoutez enfin ces cris lamentables : *Montagnes, tombez sur nous; rochers, couvrez-nous, dérobez-nous sa vue effrayante* (5 LUC. XXIII, 30) ! Ces cris sont ceux que feront entendre, en vain, les âmes infortunées qui n'ont pas *su connaître le temps de la visite* (LUC. XXIII, 19, 44). Pour avoir fermé leur cœur à cet Homme-Dieu qui pleura sur elles, tant il les aimait ! elles descendront vivantes dans ces ardeurs éternelles, dont la flamme est si vive qu'elle dévore *le germe de la terre et les fondements les plus cachés des montagnes* (Deut. XXXVII, 22). C'est là que l'on sent le *ver* éternel d'un regret *qui ne meurt jamais* (MARC, IX, 43).

Que ceux-là donc que n'attendrit pas la douce nouvelle de l'approche du céleste Médecin, du généreux Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, méditent pendant l'Avent sur l'affreux et pourtant incontestable mystère de la Rédemption rendue inutile par le refus que l'homme fait trop souvent de s'associer à son propre salut. Qu'ils sondent leurs forces, et s'ils dédaignent l'*Enfant* qui va naître (ISAI. IX, 6), qu'ils voient s'ils seront en mesure de lutter avec le *Dieu fort*, au jour où il viendra non plus *sauver*, mais *juger*. Pour le connaître de plus près, ce Juge devant qui tout doit trembler, qu'ils interrogent la sainte liturgie : là, ils apprendront à le craindre.

Au reste, cette crainte n'est pas seulement le propre des pécheurs, elle est un sentiment que tout chrétien doit éprouver. La crainte, si elle est seule, fait l'esclave ; si elle balance l'amour, elle convient au fils coupable, qui cherche le pardon de son père qu'il a irrité ; même quand c'est *l'amour qui la chasse dehors* (JOHAN. IV, 18), elle revient parfois comme un éclair rapide ; et jusqu'en ses fondements le cœur fidèle en est heureusement ébranlé. Il sent alors se réveiller le souvenir de sa misère et de la gratuite miséricorde de l'Époux. Nul ne doit donc se dispenser, dans le saint temps de l'Avent, de s'associer aux pieuses terreurs de l'Église qui, tout aimée qu'elle est, dit chaque jour, dans l'Office de Sexte : *Percez ma chair, Seigneur, de l'aiguillon de votre crainte !* Mais cette partie de la liturgie sera utile surtout à ceux qui commencent à se donner au service de Dieu.

De tout ceci, on doit conclure que l'Avent est un temps principalement consacré aux exercices de la Vie Purgative ; ce qui est signifié par cette parole de saint Jean-Baptiste, que l'Église nous répète si souvent dans ce saint temps : *Préparez la voie du Seigneur!* Que chacun donc travaille sérieusement à aplanir le sentier par lequel Jésus-Christ entrera dans son âme. Que les justes, suivant la doctrine de l'Apôtre, oublient ce qu'ils ont fait dans le passé (Phil. III, 13), et travaillent sur de nouveaux frais. Que les pécheurs se hâtent de rompre les liens qui les

retiennent, de briser les habitudes qui les captivent ; qu'ils affaiblissent la chair, et commencent le dur travail de la soumettre à l'esprit ; qu'ils prient surtout avec l'Eglise; et quand le Seigneur viendra, ils pourront espérer qu'il ne franchira pas le seuil de leur porte, mais qu'il entrera; car il a dit, en parlant de tous : « Voici que je suis à la porte et que je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre, j'entrerai chez lui (Apoc, III, 20) ».